

Actes 14.8-20 : L'action de Dieu dans le monde. Modèle pour une « mission intégrale »

Résumé : Après avoir situé Actes 14.8-20 dans son contexte, l'auteur¹ relève ce que la réponse de Paul aux foules qui veulent lui rendre un culte dit de la condition humaine, de l'idolâtrie, du rapport de Dieu à la réalité existante et des voies suivies par les nations. Il en déduit un modèle d'action sociale pour l'Église dans le monde. (1) Les bienfaits de Dieu (nourriture, saison, etc.) sont offerts aux nations, même si elles s'égarèrent dans l'idolâtrie, sans que ce ne soit jamais considéré comme un « gaspillage ». (2) La vie en société se déroule dans le cadre de la réalité créée par Dieu : l'Église ne peut donc pas se retirer de l'action sociale. (3) L'idolâtrie de l'argent doit être dénoncée. (4) L'action sociale chrétienne est un devoir d'humanité, basé sur la condition humaine commune.

Abstract : The author studies Acts 14:8-20 in its context, noting what Paul says to the crowds that want to worship him about human condition, idolatry, the relationship of God to the existing reality, and the ways of the nations. He deduces a model for the social action of the Church in the world. (1) The kindness of God (food, seasons, etc.) is given to the nations, without being ever considered as wasted. (2) Life in society takes place in the reality created by God: so the church can't withdraw from social action. (3) The idolatry of money must be condemned. (4) Christian social action is a duty of humanity, founded on a shared human condition.

¹ Daniel Hillion est responsable des relations publiques du Service d'Entraide et de Liaison (S.E.L.). Cette étude a été présentée au Centre Évangélique d'Information et d'Action (CEIA) les 22 et 23 novembre 2010 ; la forme orale a été conservée.

Dans ce récit, Paul et Barnabas annoncent l'Évangile. Le contexte est différent de celui du discours de Pierre à la Pentecôte² : en effet, les foules de Lystre sont païennes. Elles ont certainement déjà eu l'occasion d'avoir des contacts avec des populations juives, mais on ne peut pas présupposer chez elle la connaissance de l'Ancien Testament que possédaient les interlocuteurs de Pierre. Elles n'ont jamais entendu parler de Jésus – contrairement aux foules de la Pentecôte qui avaient réclamé sa mort quelques semaines plus tôt.

Dans une brève intervention (qui tient sur trois versets), Paul et Barnabas affirment un certain nombre de vérités fondamentales sur Dieu et sur son action dans le monde ; comme Pierre, ils font appel à ce que leurs interlocuteurs connaissent du Dieu qui n'a cessé de rendre témoignage de ce qu'il est ; comme Pierre, ils appellent à la conversion. Ce sont les grandes vérités énoncées par Paul³ sur Dieu, sur le monde et sur les hommes qui formeront le cœur de cette étude. Dans un premier temps, nous les examinerons dans leur contexte dans le discours de Paul. Nous montrerons qu'elles sont profondément enracinées dans l'Ancien Testament et nous ferons les premiers liens avec nos sujets de réflexion liés aux priorités de la mission. Puis nous les reprendrons pour les appliquer plus directement à ces questions et chercher un modèle à l'articulation entre évangélisation et action sociale.

Nous commencerons néanmoins par *situer* notre texte en disant quelques mots sur le miracle opéré par Paul et sur ce qui l'a suivi.

Quelques mots sur un miracle et ses suites

Que fait Paul lorsqu'il arrive à Lystre ? Il *parle* ! Arrivés dans les villes de la Lycaonie, Paul et Barnabas *annoncent l'Évangile* (Ac 14.7). Qu'a fait Pierre lorsqu'il a reçu le Saint-Esprit ? Il a parlé. L'infirme de naissance, avant d'être guéri miraculeusement, *écoutait parler Paul* (v. 9).

« La foi vient de ce qu'on entend... » Un infirme de naissance écoute avec foi l'apôtre parler. Cette foi est suffisante pour être sauvé/guéri (le verbe peut prendre les deux sens), et Dieu accorde à Paul de le discerner et d'opérer un miracle : « Lève-toi, droit sur tes pieds. Il se leva d'un bond et se mit à marcher » (v. 10). Ce miracle qui accompagne et confirme la prédication de Paul est compris de manière radicalement erronée par les foules. L'interprétation qu'elles en donnent ne fait que les enfoncer dans leur idolâtrie : « Les dieux sous

² Voir Daniel HILLION, « Actes 2.14-47 : L'Église, la communauté qui naît de la mission », *Théologie Évangélique* vol. 10, n° 1, 2011, p. 45-59.

³ Le texte mentionne à la fois Barnabas et Paul, mais comme il précise aussi que Paul était celui qui portait la parole et par souci de brièveté, il m'arrivera de ne mentionner que Paul.

forme humaine sont descendus vers nous » (v. 11). Les foules décident par conséquent de rendre un culte à Paul et à Barnabas...

Comme le fait remarquer René Padilla : « Le fait de voir et le fait d'entendre n'aboutissent pas toujours à la foi ni l'un ni l'autre. La parole et l'œuvre indiquent la direction du royaume de Dieu, mais "personne ne peut dire Jésus est Seigneur si ce n'est par le Saint-Esprit" (1 Co 12.3)⁴ ». Nous en avons un bon exemple dans notre texte : les habitants de Lystre ont bénéficié à la fois de la prédication de l'Évangile *et aussi* d'une œuvre de guérison miraculeuse. Et cela n'a pas suffi à faire naître la foi dans leur cœur.

Attention cependant : s'il est vrai que la parole et l'œuvre indiquent toutes les deux la direction du royaume de Dieu, elles ne le font pas exactement de la même manière. Les œuvres accompagnent et confirment la Parole, mais la foi vient de ce qu'on entend. Notre texte nous montre bien que même lorsque l'on communique le message de Dieu par la parole, cela ne conduit pas automatiquement les auditeurs à la foi, mais il ne dit pas pour autant que parole et œuvre fonctionnent de la même façon. Le problème des foules de Lystre est d'avoir séparé le miracle de Paul de sa prédication. Coupé de la Parole de Dieu, il devient très difficile – voire impossible – d'interpréter correctement le miracle : il s'avère au contraire très facile d'imaginer que Paul est quelqu'un qui possède des superpouvoirs ou qu'il est une sorte de dieu. Non seulement l'œuvre ne suffit pas pour conduire automatiquement à la foi, mais il faut aussi préciser que le miracle appelle naturellement une parole qui viendra l'interpréter. Lié à la Parole de Dieu, le miracle confirme la vérité de l'Évangile ; isolé de cette Parole, il est aisé de lui faire vouloir dire tout et n'importe quoi (ou même rien du tout).

Les œuvres – qu'il s'agisse du miracle raconté dans notre texte ou même de l'action de Dieu dans le monde qui rend témoignage de ce qu'il est en accordant ses bienfaits aux humains – ne sont pas suffisantes pour communiquer clairement le message du salut. La même chose doit être dite – à plus forte raison – de toute action sociale chrétienne. Comme le souligne à juste titre Tim Chester : « L'action sociale peut donner une démonstration de l'évangile, mais sans la communication du message de Dieu, elle est comme un panneau indicateur qui n'indique aucune direction (ou en indique une fausse)⁵. » Il ajoute que si tout ce que nous faisons, c'est de faire du bien parmi les hommes, c'est nous que nous mettrons en évidence ; les gens penseront du bien de nous, mais pas de Jésus.

⁴. C. René PADILLA, « The Mission of the Church in Light of the Kingdom of God », in *Mission Between the Times : Essays on the Kingdom*, Carlisle, Langham Partnership International, 2010, p. 206.

⁵. Tim CHESTER, *La responsabilité du chrétien face à la pauvreté*, trad. Annick Tchangang, Marne-la-Vallée, Farel, 2006, p. 79. La suite de cette citation est traduite de façon un peu confuse dans la version française. J'ai reformulé à partir d'un texte anglais de Tim Chester trouvé sur Internet et qui reprend les mêmes idées (et formulations).

Ne nous faisons pas d'illusion à ce sujet : si même Paul, qui communiquait l'Évangile de façon explicite, n'a réussi qu'« à peine » à éviter que les foules lui offrent un sacrifice suite au miracle qu'il avait opéré, nous ne devons pas nous imaginer que nous serons capables de communiquer l'Évangile uniquement en faisant de bonnes œuvres. Au mieux – si l'on peut dire – nous parviendrons à ce que les non-chrétiens aient une image très positive des chrétiens. Mais une telle image, en plus d'être vaine, reste très fragile. Relevons simplement avec quelle rapidité Paul a pu passer d'un statut « divin » à celui de victime d'un mouvement de foule cherchant à le lapider.

Des vérités de base sur Dieu, l'homme et le monde

Paul et Barnabas annoncent l'Évangile. Devant la réaction inattendue des foules qui veulent leur rendre un culte, ils affirment un certain nombre de vérités fondamentales. Sans citer explicitement l'Ancien Testament, ils offrent en quelques mots à leurs auditeurs un condensé de théologie fondamentale dont tous les traits sont typiques de l'enseignement vétérotestamentaire. La première caractéristique relevée dans la prédication de Pierre – à savoir qu'elle offre un enseignement fondé sur l'Écriture – se vérifie aussi rigoureusement dans le discours à Lystre.

Il y a communauté de nature entre Paul et Barnabas, et les foules

Devant le malentendu idolâtre des foules, Paul et Barnabas s'écrient : « Nous sommes, nous aussi, des hommes de même nature que vous. » Des versions plus anciennes traduisent : des hommes avec les mêmes *passions* que vous (en grec *omoipatheis*). Le même terme est employé dans l'épître de Jacques, quand il est écrit qu'Élie était un homme de même nature que nous (Jc 5.17)⁶.

Sans chercher à discuter de la nuance exacte qui s'attache au terme traduit « de même nature », on peut faire quelques remarques bien assurées : il ressort du discours de Paul et de Barnabas qu'ils veulent se mettre sur le même niveau que leurs interlocuteurs. Ils sont des *hommes* comparables à ceux qui constituent la foule. Ils ne sont pas des êtres différents, d'une autre catégorie, et encore moins des dieux. Ils sont sujets aux mêmes *fragilités* que leurs interlocuteurs. Ils n'ont pas seulement une « forme humaine » (« les dieux sous forme humaine sont descendus vers nous ») ; ils sont des hommes dans le même sens que les foules.

Le premier chapitre de la Genèse raconte la création de l'homme et de la femme en image de Dieu. Alors que dans certains peuples voisins d'Israël le

⁶ Ce sont apparemment les deux seuls usages du mot dans le Nouveau Testament.

thème de l'image de la divinité existait⁷, mais était réservé à certains hommes (seul le Pharaon est l'image de la divinité, par exemple), la Bible met en quelque sorte tous les humains sur un pied d'égalité : hommes et femmes, mais aussi riches et pauvres. Aucun être humain ne peut se targuer d'une supériorité intrinsèque. Tous sont des créatures sous le regard de leur Créateur.

L'Ancien Testament nous montre non seulement la communauté de *nature* entre tous les humains, mais la *misère* à laquelle tous ont part : tous sont poussière et retourneront à la poussière (Gn 3.19 avec reprise du thème ailleurs, notamment dans la méditation de l'Ecclésiaste). Dans ces conditions, chercher sa sécurité ultime dans un autre humain, fût-il puissant, et *a fortiori* lui rendre un culte, est une folie (voir Ps 146.3-4 avec mention du retour à la poussière). Une juste considération de la misère humaine conduit à une autre attitude que celle des foules de Lystre : d'une part à se tourner vers Dieu et vers lui seul (voir Ps 146.5 et Jr 17.5-8 pour deux exemples) ; d'autre part à se montrer solidaire de ceux qui partagent la même humanité, la même nature et la même misère que nous.

Tout bien pesé, il me semble que l'une des attitudes qui s'opposent le mieux à la déification de l'homme (qui amène les foules à vouloir offrir des sacrifices à Paul et Barnabas, mais qui se manifeste aussi sans doute autour de nous dans d'autres circonstances de façon un peu plus subtile) serait à chercher dans le service du pauvre. On risque peu⁸ en s'appuyant sur celui qui ne peut pas nous rendre ce que nous lui donnons⁹, que la pauvreté fait apparaître comme si fragile. En honorant celui qui, en apparence, n'est pas honorable, c'est Dieu que nous honorons, selon la parole de l'Écriture : « Qui opprime l'indigent déshonore celui qui l'a fait ; mais qui a pitié du pauvre lui rend grâces. » (Pr 14.31)

Les idoles sont des vanités

Face aux velléités de la foule de leur offrir un sacrifice, Paul et Barnabas s'écrient : « ...nous vous annonçons comme une bonne nouvelle qu'il vous faut vous détourner de ces vanités... » Que désignent-ils exactement du nom de « vanités » ?

⁷ Voir à ce sujet Howard PESKETT et Vinoth RAMACHANDRA, *The Message of Mission : The glory of Christ in all time and space*, The Bible Speaks Today, Nottingham, Inter-Varsity Press, 2003, p. 36-37, et Henri BLOCHER, *Révélation des origines. Le début de la Genèse*, Lausanne, Presses Bibliques Universitaires, 1979, 1988, p. 79-80.

⁸ Le risque n'est pas tout à fait nul pour autant. Certaines idéologies aberrantes qui prennent systématiquement parti pour les pauvres nous rappellent que l'homme pécheur ne manque pas d'imagination dans ses idolâtries. Il n'est pas dépourvu d'intérêt de relever à ce sujet que la Loi disait aussi : « Tu ne favoriseras pas l'indigent dans son procès » (Ex 23.3).

⁹ Il s'agit là de l'une des caractéristiques fondamentales des situations de pauvreté. Elle est soulignée dans la parole du Seigneur sur les pauvres qui « n'ont pas de quoi te rétribuer » (Lc 14.14).

Il s'agit sans aucun doute de la religion des foules de Lystré : cette religion est polythéiste puisqu'elles disent que *les dieux* sous forme humaine sont descendus vers elles et qu'elles font mention de Zeus et d'Hermès. En se préparant à rendre un culte à Paul et Barnabas, les foules se rendent coupables d'idolâtrie, c'est-à-dire du péché qui consiste à adorer la créature au lieu du Créateur. Elles vont accorder un rang divin à des hommes de même nature qu'elles.

Cette dénonciation des religions païennes par le terme de « vanités » rejoint la critique vétérotestamentaire des idoles qui sont présentées comme totalement impuissantes, muettes, ridicules (les Psaumes 115 et 135 et les diatribes d'Ésaïe 41.21-24 et 44.9-20 constituent des exemples représentatifs). Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'apôtre Paul ne fait pas preuve de relativisme culturel : pour lui la religion des païens n'est certainement pas aussi bonne que l'Évangile qu'il prêche. Plus encore : la bonne nouvelle, pour ces païens, consiste précisément en ce qu'il leur *faut* se détourner de ces vanités et se convertir au Dieu vivant. L'annonce de l'Évangile implique un jugement de valeur négatif sur la religion des peuples évangélisés... Cet aspect de notre texte, si évident pour les générations de chrétiens qui nous ont précédés mais si peu populaire aujourd'hui, doit certainement avoir une place dans notre réflexion sur les priorités de la mission. Dans le domaine de l'évangélisation, le respect de la vérité et l'amour du prochain nous obligent à dénoncer les idoles comme des vanités. Il faut aussi se rendre compte que dans le domaine de l'action sociale et de l'aide au développement, certaines orientations spirituelles malsaines bloquent le développement d'un pays. Paul, qui était pourtant un modèle pour ce qui est de se faire tout à tous, n'a pas hésité à désigner du nom de « vanité » ce qui pouvait et devait l'être.

Dieu est le Créateur de toute réalité

On ne détruit que ce qu'on remplace. Ludwig Wittgenstein décrivait son approche philosophique en ces termes : « Tout ce que la philosophie peut faire, c'est de détruire les idoles. Et cela veut dire ne pas en créer une nouvelle – "l'absence d'idole" par exemple¹⁰. » L'« absence d'idole » consiste dans cette fausse supériorité de celui qui se croit capable, en s'extrayant pour ainsi dire de la condition humaine commune, de détruire tous les préjugés et toutes les illusions des autres¹¹. L'idéal de détruire les idoles est sans doute beau, mais

¹⁰. Ludwig WITTGENSTEIN, *Big Typescript*, § 88. Ce texte est disponible en français dans l'ouvrage intitulé *Philosophica I*, trad. Jean-Pierre Cometti, Mauvezin, TER, 1997, p. 24 (le recueil contient un extrait du *Big Typescript* de Wittgenstein et des notes des cours de Wittgenstein prises par George E. Moore). Je reproduis la typographie de Wittgenstein.

¹¹. Wittgenstein relevait très justement qu'il y a un charme dans la destruction des préjugés. Cf. la troisième leçon sur l'esthétique, in Ludwig WITTGENSTEIN, *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse*, suivies de *Conférence sur l'éthique*, trad. Jacques Fauve, Paris, Gallimard, 1971, 1992, p. 57.

sans retour à Dieu, on ne peut pas se débarrasser durablement des idoles¹². Paul ne se contente pas d'appeler les foules à se détourner des vanités : il s'agit de « se convertir au Dieu vivant qui a fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce qui s'y trouve ».

Le Dieu que Paul prêche est un Dieu vivant, c'est-à-dire non seulement un Dieu qui existe (contrairement à Zeus ou à Hermès), mais un Dieu qui agit et intervient dans l'histoire des hommes. Dire que Dieu est vivant, c'est dire qu'il peut faire alliance avec les hommes, qu'il n'est pas une abstraction ou un être si lointain qu'il n'a strictement aucun impact dans notre vie.

Il est le Créateur de toute réalité. Paul reprend ici bien sûr l'enseignement fondamental du premier chapitre de la Genèse. Dieu a tout créé et tout ce qu'il a créé était très bon. Tous les désordres que nous observons dans le monde, qu'il s'agisse de l'idolâtrie, des relations brisées, mais aussi de la souffrance et de la pauvreté, sont intervenus *ensuite* quand l'homme a désobéi. C'est pourquoi l'appel de Paul n'est pas à *sortir* du monde ou à le fuir (comme si c'était le monde qui était le problème), mais à se *convertir*, à *revenir* au Dieu Créateur. On observe, sous une autre forme, l'appel à la repentance qui caractérisait la prédication d'Actes 2.

Dieu a laissé les nations suivre leurs voies sans cesser de se révéler à elles

« Dans les générations passées, il a laissé toutes les nations suivre leurs propres voies... » Quand Pierre a adressé son discours aux foules à la Pentecôte, il leur a parlé de choses qu'elles connaissaient. Les Juifs et prosélytes présents à Jérusalem pour la fête connaissaient peut-être par cœur les passages du prophète Joël et des Psaumes que l'apôtre citait dans son argumentation. La plupart avaient même pu côtoyer Jésus quelques semaines plus tôt. Mais quelle connaissance les foules de Lystré pouvaient-elles avoir du Dieu vivant et créateur que leur annonçaient Paul et Barnabas ?

Paul le reconnaît : Dieu, en un certain sens, n'est pas intervenu pour empêcher les nations de s'égarer dans l'idolâtrie. Ce n'est certes pas Dieu qui serait à blâmer pour cela : les nations ont suivi leurs *propres* voies.

Il s'agit là encore d'un thème de l'Ancien Testament : « Il révèle ses paroles à Jacob/Ses prescriptions et ses ordonnances à Israël/Il n'a pas agi de même pour toutes les nations/Elles ne connaissent pas ses ordonnances », déclare le psalmiste (147.19-20). Le Deutéronome interdit à Israël de se livrer à l'idolâtrie

¹² On pourrait montrer, je crois, qu'il s'agit là d'une des faiblesses fondamentales de la philosophie de Wittgenstein dans ses différentes phases.

et de rendre un culte au soleil, à la lune et aux étoiles et il ajoute : « C'est là ce que l'Éternel, ton Dieu, a donné en partage à tous les peuples, sous le ciel tout entier » (4.19).

Pourtant il ne faudrait pas forcer le trait, et Paul se hâte d'ajouter que Dieu n'a « cessé de rendre témoignage de ce qu'il est par ses bienfaits » en donnant aux foules « les pluies et les saisons fertiles » et en les « comblant de nourriture et de bonheur dans le cœur ». En d'autres termes, Dieu s'est aussi révélé à ces foules païennes et Paul et Barnabas ne leur parlent pas d'une réalité qui leur est radicalement inconnue. Dieu a rendu témoignage de ce qu'il est par ses bienfaits.

Dieu est un Dieu qui fait du bien à tous les hommes, y compris à ceux qui suivent leurs propres voies, qui sont attachés à des vanités, qui marchent dans l'idolâtrie et le polythéisme. Il le fait en pourvoyant à leurs besoins de base (nourriture), en leur accordant les moyens de cultiver la terre, et même en les comblant de bonheur. Ces vérités sont *aussi* présentes dans l'Ancien Testament. On peut évoquer premièrement la promesse faite par Dieu à Noé : « Tant que la terre subsistera, les semailles et la moisson, le froid et la chaleur, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront pas » (Gn 8.22). Pour ceux qui travaillent dans le domaine du développement, ce passage me semble être l'un des textes de référence montrant que Dieu assure à l'humanité un cadre possédant un minimum de stabilité dans lequel elle pourra mener un certain nombre d'activités, notamment liées à l'agriculture, avec un espoir de succès.

Le livre des Psaumes affirme d'autre part que Dieu est bon envers tous et que ses compassions s'étendent sur toutes ses œuvres (145.9).

Le Dieu vivant et créateur que Paul prêche n'est pas totalement inconnu des foules auxquelles il s'adresse. Ce Dieu a aussi agi en leur faveur. L'Évangile que Paul vient leur annoncer parle du même Dieu que celui qui a rendu témoignage de ce qu'il est par ses bienfaits. C'est le même Dieu qui révèle ce qu'il est en sauvant celui qui se convertit à lui et en manifestant sa providence de façon bienfaisante à tous les humains.

Les paroles de Paul et Barnabas dissuadent à grand-peine les foules de leur projet de sacrifice. Celles-ci seront bientôt sensibles à l'influence d'un groupe de Juifs venus d'Antioche et d'Iconium et se retourneront contre Paul. La suite du chapitre affirme que Paul et Barnabas auront l'occasion de retourner à Lystre, et laisse supposer qu'une communauté chrétienne est tout de même née dans cette ville.

Un modèle pour notre action sociale

Reprenons à présent le contenu de la prédication de Paul pour l'appliquer plus directement à notre sujet : « La mission : quelles priorités ? » En méditant sur les grandes vérités soulignées par les apôtres nous serons mieux en mesure de comprendre comment nous avons à vivre dans le monde aujourd'hui et quelle mission nous avons à y remplir. Je reprendrai ces vérités dans l'ordre inverse de celui dans lequel je viens de les présenter.

Dieu a laissé les nations suivre leurs voies sans cesser de se révéler à elles

Dieu fait du bien à tous et prend soin des besoins de tous : il l'a fait dès la création en parlant à l'homme et à la femme ; en se préoccupant de leurs besoins relationnels (« il n'est pas bon que l'homme soit seul », Gn 2.18) et en se préoccupant aussi de leurs besoins physiques (en leur donnant la nourriture qui leur était nécessaire, Gn 1.29 et 2.16). Avant toute chose, il a *parlé* à l'homme et à la femme, leur accordant ainsi *bénédiction* et *direction* (Gn 1.28-29 et 2.16-17) et prenant soin de leurs besoins spirituels¹³. Après la chute, il a continué à parler à l'homme et à lui donner une espérance, et il lui a aussi fait des vêtements pour couvrir sa nudité. Il me semble assez tentant de dire que dans ce troisième chapitre de la Genèse, Dieu a associé l'annonce de l'Évangile en promettant la défaite du serpent par l'action de la descendance de la femme, et l'action sociale en se souciant des besoins physiques d'un couple humain maintenant bien démuné. Et qu'en faisant cela il nous a montré un certain exemple¹⁴.

Dieu fait du bien à tous, même aux nations qui suivent leurs propres voies et qui se livrent à l'idolâtrie. Il n'a pas peur de « gaspiller » ses dons. Tim Chester relève que : Certains « disent parfois que nous devrions nous consacrer à l'évangélisation, parce que cela ne sert à rien d'aider quelqu'un dans cette vie alors qu'il aura à faire à la mort éternelle », et il commente très justement : « Mais c'est méconnaître l'exemple donné par Dieu, lui qui répand ses bienfaits sur ceux qui sont destinés à l'enfer¹⁵. » Dieu ne restreint pas ses dons aux membres de son peuple.

Pendant des siècles et des siècles, Dieu a donné de la nourriture, des saisons fertiles et même du bonheur à des idolâtres dont il savait très bien qu'ils

¹³. Cornelius VAN TIL insistait sur le fait que dès le commencement Dieu avait parlé à l'homme et ne l'avait jamais laissé sans sa Parole (pas même une seconde !). Cf. *The doctrine of Scripture*, in *Defense of the Faith*, Vol. 1, Phillipsburg, Presbyterian and Reformed, 1967, p. 65.

¹⁴. J'ai été amené à cette pensée par une remarque d'Henri BLOCHER, *Révélation des origines*, p. 189, concernant les habits faits au premier couple : « L'aide sociale, écrit Kidner avec humour, maintenant remise entre les mains des hommes [...], ne pourrait pas avoir eu d'inauguration plus ancienne et plus haute. »

¹⁵. Tim CHESTER, *La responsabilité du chrétien face à la pauvreté*, p. 20.

n'allaient jamais se convertir. Je n'essaie pas ici de rentrer dans les difficiles discussions sur la question de savoir si ceux qui n'ont pas eu accès à la prédication de la Parole de Dieu ont pu tout de même avoir une occasion de salut¹⁶. Je relève uniquement que ceux dont le texte nous dit que Dieu leur a fait du bien sont désignés comme « marchant dans leurs propres voies », ce qui, dans le vocabulaire biblique, s'oppose à : « marcher humblement avec son Dieu ». Dieu ne réserve pas ses bienfaits aux seuls croyants.

Pour le dire encore autrement : même lorsque Dieu laisse les nations suivre leurs propres voies, il n'abandonne pas complètement l'humanité. Nous non plus, nous ne devrions pas l'abandonner. Donner à manger à celui qui a faim, couvrir d'un vêtement celui qui est nu, favoriser le bien commun, faire ce qui est en notre pouvoir pour entretenir des relations humaines paisibles, constructives et amicales, c'est imiter le Dieu qui accorde la nourriture aux humains, qui donne du ciel les saisons fertiles et les pluies, qui comble aussi de bonheur les humains. Et même si cela est accompli envers un non-croyant qui ne se convertira jamais, ce n'est pas du bien « perdu ».

Dieu est *bon*. Lorsqu'il accorde ses bienfaits aux humains, il rend témoignage de ce qu'il *est*. Nous aussi, lorsque nous faisons le bien, nous rendons témoignage de ce que *Dieu est* – car il n'y a de bon que Dieu seul et tout ce qu'il peut y avoir de bon en nous n'est qu'un reflet de la bonté *de Dieu*.

Cette logique est explicite dans le Sermon sur la montagne (voir Lc 6.27-36 et le texte parallèle en Mt 5). Jésus nous y ordonne de pratiquer le bien envers tous et plus particulièrement envers nos ennemis. Le sens de l'insistance sur l'ennemi me semble double. On a l'impression que la Bible insiste davantage sur l'amour de l'ennemi que sur l'amour des gens que l'on connaît à peine. C'est, je crois, parce que l'amour du prochain n'est pas un commandement abstrait : il ne s'agit pas d'aimer « tout le monde » (les milliards de personnes qui peuplent la planète), mais *concrètement* ceux qui sont sur notre chemin. Et notre ennemi est sur notre chemin (en général, c'est bien là le problème !). C'est parce qu'il a une place, parfois assez importante, dans notre vie, qu'il nous est commandé de l'aimer. Il est notre *prochain*, il nous est proche. Mais le sens du commandement de l'amour de l'ennemi, c'est aussi qu'il est le cas extrême : *même lui* il faut

¹⁶. On peut consulter à ce sujet le travail d'Henri BLOCHER, « Le christianisme face aux religions : une seule voie de salut ? », in *Conviction et dialogue. Le dialogue interreligieux*, sous dir. Louis SCHWEITZER, Édifac/Excelsis/Institut Évangélique de Missiologie, Meulan/Cléon d'Andran/St-Légier, 2000, p. 156-170. Henri Blocher pense que la révélation générale dans la providence implique la révélation de l'Évangile. Dans l'hypothèse où certains auraient reçu l'Évangile sans le ministère ordinaire de la Parole, il commente : « Il est vraisemblable, et certains témoignages semblent bien le corroborer, que Dieu a souvent associé à la lumière de la révélation générale des révélations particulières (visions, oracles)... » (p. 165).

l'aimer, et par conséquent aussi les autres, ceux qui ne sont ni particulièrement nos amis, ni particulièrement nos ennemis, mais que Dieu met sur notre chemin.

Le texte de l'Évangile utilise des expressions très générales : « Donne à *quiconque* te demande... » ; « Ce que vous voulez que *les hommes* [pas : vos frères] fassent pour vous, faites-le pareillement pour eux. » ; « Aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien espérer. Votre récompense sera grande et vous serez fils du Très-Haut, car il est bon pour les ingrats et pour les méchants. Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. » L'attitude de bonté que Dieu manifeste envers les pécheurs et les nations qui suivent leurs propres voies devrait être notre modèle pour nos relations avec nos ennemis, mais aussi avec les hommes en général. La bonté de Dieu envers une humanité pécheresse est le fondement d'une action sociale chrétienne dans un monde pécheur ; elle justifie nos efforts pour faire le bien « sans rien espérer » en retour de la part de ceux à qui nous faisons le bien, et cela quel que soit le bien que nous leur fassions. Mais ce bien a un poids tout particulier lorsqu'il s'agit de montrer de la compassion envers le pauvre et de délivrer l'opprimé : précisément parce que l'on manifeste de façon particulièrement forte la vérité que Dieu n'a pas totalement abandonné l'humanité quand on se préoccupe de ceux qui sont humainement les plus abandonnés.

Dieu est le Créateur de toute réalité

Dire que Dieu est le Créateur du ciel, de la terre, de la mer et de tout ce qui s'y trouve, c'est dire qu'il n'est pas seulement le Dieu d'une partie de la réalité ou d'un aspect de notre existence comme les dieux du polythéisme, dont l'un était le dieu de l'amour, l'autre de la guerre, l'autre du vent, l'autre de la mer... Pour le dire en termes plus contemporains, il n'est pas seulement le Dieu de notre vie privée qui n'aurait aucune place dans l'espace public ou dans la société¹⁷. Notre vie en société – et tout ce qui relève de l'action sociale – se déroule dans le monde que *Dieu* a créé, le monde *de Dieu*. Nous ne pouvons pas faire l'impasse sur ces questions *en tant que chrétiens*. Il nous faut une doctrine sociale évangélique.

Les idoles sont des vanités

Paul et Barnabas appellent les foules à se détourner des vanités, de leur idolâtrie. Question : quelles sont les idoles du monde occidental d'aujourd'hui ?

¹⁷ Sur ce sujet, consulter Tim CHESTER, *La responsabilité du chrétien face à la pauvreté*, chap. 2 (« Plus qu'une question de croyance personnelle »), p. 37-55.

Le Nouveau Testament déjà dénonce l'idolâtrie de l'argent. Celle-ci n'est parfois pas considérée pour ce qu'elle est, car son caractère religieux n'apparaît pas toujours à première vue. Pourtant, elle représente certainement une des tentations majeures pour nous aujourd'hui : « L'amour de l'argent est la racine de tous les maux » (1 Tm 6.10).

L'une des racines de la pauvreté est certainement à rechercher dans cet amour de l'argent. Se lancer dans une analyse des causes de la pauvreté est un exercice complexe (et périlleux) et je ne m'y risquerai pas ici. Mais je crois qu'une dénonciation sérieuse des idoles de notre temps, l'idolâtrie de l'argent, le matérialisme, la culture de la convoitise jamais satisfaite (avec le poids de la publicité dans notre quotidien), si elle est vraiment reçue ne peut pas manquer d'avoir une implication sociale.

La communauté de nature

« Nous sommes, nous aussi, des hommes de même nature que vous. » Dans le contexte du discours de Paul, cette affirmation, comme nous l'avons vu, sert à repousser le culte que les foules veulent lui rendre ainsi qu'à Barnabas. Le thème de l'humanité commune mérite aussi d'être médité pour lui-même et il apparaît à plusieurs reprises dans l'Écriture, notamment dans l'autre discours de Paul aux païens que l'on trouve au chapitre 17 du livre des Actes. Paul rappelle que Dieu a fait que toutes les nations humaines issues d'un seul homme habitent sur toute la face de la terre (v. 26). Les chrétiens évangéliques ont eu tendance à se concentrer davantage sur la distinction chrétiens/non-chrétiens, sur les relations entre frères et sœurs *en Christ*. Ce n'est pas en soi une erreur, puisque c'est bien là que la Bible met l'accent. D'ailleurs, elle met aussi bien davantage l'accent sur les bienfaits que Dieu accorde à son peuple que sur ceux qu'il accorde à l'humanité tout entière. Mais cela ne doit pas pour autant nous faire oublier le thème de l'humanité commune et de nos relations avec ceux que l'on peut, je crois, appeler nos « frères et sœurs en humanité ». Ces considérations donnent du poids à une action « humanitaire ». Il n'y a là aucun « humanisme » – si l'on entend par « humanisme » la religion de l'homme qui se fait Dieu : bien au contraire, il s'agit d'avoir l'humilité, dans toutes nos relations humaines, sociales, familiales, ecclésiales, etc. de dire comme Paul et Barnabas : « Nous sommes, nous aussi, des hommes de même nature que vous... »

L'action en faveur des pauvres est un devoir d'humanité. Être chrétien ne fait pas de nous des personnes « super spirituelles », détachées du monde. Appelant à venir en aide aux pauvres, le prophète Ésaïe nous enjoint de ne pas nous détourner de celui qui est notre propre chair (58.7).

Un modèle pour notre façon de concevoir le lien entre action sociale et évangélisation ainsi que les priorités.

La théologie du texte que nous étudie et de l'ensemble de l'Écriture, avec la doctrine du Dieu Créateur de toute réalité, faisant du bien même à l'humanité déchue, donne un fondement pour une action sociale. Mais quel est son lien avec l'annonce de l'Évangile ? Malgré tout ce qui vient d'être dit, on ne voit pas Paul se lancer dans une action sociale. Il *prêche*. Est-ce que ce n'est pas là la priorité de sa mission ?

Pourquoi Paul rappelle-t-il aux foules que Dieu n'a pas cessé de rendre témoignage de ce qu'il est par ses bienfaits ? C'est, comme nous l'avons déjà évoqué, que le Dieu auquel Paul dit qu'il faut se convertir est le même Dieu qui fait du bien à tous les hommes. Plus précisément : si Dieu continue à faire du bien à l'humanité, c'est *parce qu'il a un plan de salut*. Si Dieu, qui a laissé les nations suivre leurs propres voies, ne les a pas entièrement détruites et a continué à leur accorder des témoignages de sa bonté, c'est parce qu'un jour devait venir où toutes les familles de la terre seraient bénies dans la descendance d'Abraham (Gn 12.1-3). Si Dieu n'avait pas continué à manifester de la bonté à l'humanité, l'annonce de l'Évangile aurait été impossible, car sans cette bonté, il n'est pas possible de vivre ni au sens spirituel ni au sens physique du terme.

La bonté de Dieu envers tous les hommes forme la *condition* et le *contexte* de l'annonce de l'Évangile. C'est ce qui rend possible qu'il y ait un Évangile, une bonne nouvelle, mais c'est aussi ce qui rend possible que cet Évangile soit entendu. Il y a un lien entre ce que l'on appelle la « grâce commune » de Dieu et la « grâce du salut ».

Lorsque nous pratiquons le bien envers tous, lorsque nous nous lançons dans une action sociale, lorsque nous venons en aide aux plus pauvres, nous reflétons quelque chose de la bonté du Dieu créateur qui est le Dieu de Jésus-Christ, le Dieu de l'Évangile. Tous ne sont pas appelés à monter des projets sociaux, mais tous sont appelés à pratiquer le bien. Cela relève de notre identité d'enfants d'un Père miséricordieux et bon envers tous. Cela contribue à former ce *contexte*¹⁸ dans lequel l'annonce de l'Évangile pourra prendre place : c'est

¹⁸. Tim CHESTER, *La responsabilité du chrétien face à la pauvreté*, p. 80-85 a développé le modèle du *texte* et du *contexte* ou du *centre* et du *contexte* pour articuler la relation entre annonce de l'Évangile et action sociale : l'intérêt de cette manière de présenter les choses est de bien montrer que centre et contexte sont *distincts*, ne sont pas interchangeables ni de même importance, et que le contexte n'est pas optionnel (par définition le centre est toujours le centre *de quelque chose* : sans contexte, il n'y a pas non plus de centre). Tim Chester définit le contexte comme constitué d'actes d'amour et d'une communauté marquée par l'amour.

aussi par nous que Dieu donne à manger aux humains, leur procure divers bienfaits et du bonheur.

Mais ces bienfaits que Dieu accorde aux humains, que ce soit directement du ciel ou par l'intermédiaire de ses enfants, ne communiquent pas l'Évangile, en tout cas pas d'une manière suffisante et univoque. Il faut qu'une parole soit annoncée. Cette pensée rejoint l'analyse du miracle dont le sens se déchiffre à l'aide de la parole qui l'explique. C'est par l'annonce de l'Évangile que Dieu communique le salut. En ce sens, l'annonce de la Parole restera toujours le service le plus grand qui puisse être rendu à l'humanité par l'Église.

D'ailleurs notre action, dans la société en général et envers les pauvres en particulier, se fonde sur le fait que Dieu est leur Créateur et continue à leur manifester sa bonté, *mais aussi* sur le fait que l'appel de l'Évangile leur est adressé *et que ces deux vérités sont indissolublement liées*. Si la perspective de l'évangélisation se perd, l'action sociale perd son sens et sa légitimité. Je ne dis pas que toute action sociale ou humanitaire chrétienne doit nécessairement être accompagnée d'évangélisation, mais qu'elle sera au moins faite avec la prière, le désir que les personnes aidées entendent l'Évangile – et si l'occasion est favorable, il faudra ouvrir la bouche et parler. Dans un assez grand nombre de contextes, il est tout à fait possible d'associer harmonieusement action sociale et annonce de la Parole.

Conclusion

Ce qui ressort de nos études, c'est que l'annonce de la Parole est la priorité de la mission des apôtres ; que la persévérance dans l'enseignement des apôtres, la communion fraternelle, la fraction du pain et les prières est au moins une – si ce n'est *la* – priorité de la vocation de l'Église locale ; que l'appel à pratiquer le bien est au cœur de la vocation de tout chrétien ; que la bonté de Dieu envers tous (qui englobe aussi notre action sociale et notre pratique du bien) est le contexte de l'annonce de l'Évangile ; que l'annonce de l'Évangile est *le* moyen par lequel Dieu communique le salut.

Le tableau est complexe. Il faudrait le compléter par bien d'autres réflexions. Je proposerai en guise de conclusions quelques considérations que chaque lecteur pourra poursuivre et par rapport auxquelles il aura à se situer.

Dans nos réflexions sur la mission et la vocation de l'Église et du chrétien, sachons reconnaître la diversité des dons, des occasions de confesser le nom de Jésus et d'annoncer l'Évangile, et des occasions de faire le bien. Je crois que c'est une erreur de considérer que, parce que l'évangélisation était la priorité de la mission des apôtres, ce doit être la priorité dans la vocation de chaque chrétien. Le corps

du Christ est formé de plusieurs membres qui n'ont pas tous la même tâche ou la même fonction. Certes, chaque chrétien est appelé à confesser le nom de Jésus quand l'occasion s'en présente, mais chaque chrétien n'est pas appelé à faire ce que Paul ou Pierre ont fait dans les textes que nous avons médités.

Dans nos réflexions sur la mission et la vocation de l'Église et du chrétien, sachons reconnaître que, quelle que soit la priorité qu'il faille accorder à l'annonce de la Parole, cette annonce est comme soutenue et mise en valeur par le fait qu'« au milieu des païens » nous ayons « une bonne conduite » (voir 1 P 2.12¹⁹). Je ne sais pas si l'action sociale fait partie de la mission : tout dépend de la manière dont on définit le mot « mission » et de la mission de qui on parle. Ce que je sais c'est que si les chrétiens ne sont pas une communauté ou des communautés de gens qui font le bien, cela remet en cause – pour autant qu'on puisse s'exprimer ainsi – la vérité même de l'Évangile qu'ils annoncent. Parce que le véritable Évangile, c'est celui qui donne naissance à une communauté de gens qui font le bien. Prioritaire ou pas, l'appel à pratiquer le bien envers tous et donc l'action sociale ne sont pas optionnels.

*Dans nos réflexions sur la mission et la vocation de l'Église et du chrétien, sachons reconnaître la place de la Parole de Dieu : toujours au centre ! J'ai dit que je ne croyais pas que l'évangélisation était la priorité dans la vocation de chaque chrétien individuellement. Mais la Parole de Dieu a la place centrale, ou encore la première place pour le peuple de Dieu. Tous ne sont pas apôtres, mais Dieu a établi dans l'Église *premièrement les apôtres*. Et les ministères suivants cités par Paul (prophètes et docteurs) sont encore des ministères de la Parole (1 Co 12.28).*

Quand la Parole de Dieu est au centre de l'Église, qu'elle est lue, méditée, priée, en communauté et individuellement, en invoquant le nom du Seigneur et l'action du Saint-Esprit, nous pouvons avoir l'assurance que Dieu nous conduira pour que se lèvent des prédicateurs de la Bonne Nouvelle, et pour que tous nous apprenions à vivre dans le siècle présent comme sel de la terre et lumière du monde.

Daniel HILLION

Bagneux

¹⁹ Pour bien comprendre 1 P 2.12, il faut méditer les diverses applications que l'apôtre en donne : dans les relations avec les autorités (2.13-17), avec « tout le monde » (2.17), avec « vos frères » (2.17), avec les « maîtres » (2.18-20), avec son conjoint même non-chrétien (3.1-7), avec ceux qui nous demandent raison de l'espérance qui est en nous et à qui nous devons répondre avec « douceur et crainte » (3.15), etc.